

La remise

Non celle de la maison voisine, la remise au grand-père située à l'arrière de la maison, en prolongation directe de la grange et de l'écurie, sorte d'appentis accolé contre la façade nord et dont le but avait été de donner de l'espace à cette ferme autrement par trop exigüe, place nécessaire où l'on puisse travailler à l'abri, c'est-à-dire scier le bois, le fendre, le monter à l'étage, élever des poules dans un poulailler situé en l'un de ses coins, entasser de la sciure, en quelques mots, avoir suffisamment de place et pouvoir s'y occuper, et surtout les jours de pluie alors que vous vous trouvez délicieusement à l'abri.

Cette remise englobait aussi un vieux boiton anciennement à l'extérieur du bâtiment et que l'on n'avait pas cru devoir démonter lors de la construction de cette rapponse. D'autant plus qu'il servait de plate forme à un second niveau fait de poutres et de planches sur lequel on entassait le bois et auquel on pouvait accéder par une échelle vous menant sur le toit de cette antiquité, puis par un court escalier de bois on pouvait joindre enfin ce galetas auquel par ailleurs on accédait aussi par le premier étage de la maison, une porte ayant été ouverte dans son mur extérieur. Un petit lieu en somme complexe et dont ces détails ne donneront peut-être pas une idée exacte. Cela a-t-il une importance ? Lieu d'enfance, le rêve surpasse, et de loin, la simple réalité.



Une remise qui ne paie pas de mine.

Site privilégié de nos plus anciennes vacances menées à deux, le cousin Francis et moi, alors que nous n'avions guère plus de cinq ans. Nous étions alors des petits lapins. On se cachait. Les hauts étaient notre royaume. Planches mises sur des poutres, avec des espaces entre elles, fais gaffe où tu mets les pieds, mon coco, autrement tu pourrais te retrouver illico presto sur le sol de terre battue du bas, ou même t'empaler sur la pièce métallique d'une quelconque machine agricole. On est de ce fait prudent, on rampe, on se tire, jamais debout car le toit est bas. On va par ce passage sur le poulailler du coin où véritablement on a formé notre nid fait d'autres planches. On se cache en permanence. On est invisible tandis que voici plus bas les adultes survenus pour des travaux passagers. Ouf, ainsi, ils ne nous dérangeront pas longtemps. Pas de bruit, pas qu'on ne nous voie, que nos deux mondes ne se mélangent pas. Car nous avons cette perception aiguë de l'espace qui ne saurait appartenir à d'autres qu'à nous. D'ailleurs entre eux et nous, il n'y a aucun lien. Ils ne le savent pas, comme ils ignoreront toujours notre présence régulière presque au-dessus de leur tête. Et l'on recommence à farfouiller dès qu'ils sont partis et que nous retrouvons aussitôt la solitude bienheureuse de notre monde à nous, et la sécurité d'un nid construit au fil du temps. Ce serait ici en vérité comme une cabane que nous aurions eue dans les bois. On y est bien. A l'abri des agressions de l'extérieur, dans la chaude saveur de l'amitié. Le cousin n'a qu'un an de moins que moi. Mais cela n'importe pas. Nous sommes alors plus frères que cousins, plus unis et plus en accord que si nous avions été deux frères. Nous sommes comparses absolu sans qu'il n'y ait jamais aucun différent entre nous. Aucun ne commande. Notre action est la conséquence d'un accord tacite qui ne demande aucune parole.



Une partie du galetas dont nous avons fait notre univers.

Monde de bois et de sciure. Celle que l'on vient chercher pour mettre dans une boîte avec laquelle la grand-mère fera sa sciure empétrolée, l'odeur ne nous quitte pas, est dans le vieux boiton. On y va. On prend la sciure dans les mains, on la jette en haut du tas qui croule en permanence de ce qu'on le fréquente, on en sent la douceur, cette matière est unique. Le boiton est sans lumière, qu'avec la porte qui racle terriblement le sol lustré par cette usure en arc de cercle, et par un carré ne donnant qu'un jour médiocre. C'est la pénombre délicieuse d'un autre lieu de sécurité dans cette maison qui est déjà en elle même un abri.

De la sciure est aussi sous la scie à ruban, le monstre dont la lame aux reflets métalliques nous effraie et laquelle nous ne touchons jamais. D'ailleurs il faut croire qu'ils savent le danger de ce ruban, puisqu'ils l'enlèvent sitôt le bois scié. Alors les deux roues de l'engin sont libres, avec leur bandage de cuir, celle du bas en particulier. Quand on la fait tourner à grande vitesse, elle produit un son curieux, c'est comme une immense vibration. On la freine. On fait couler de la sciure sur la jante. La sciure se dépose sur le sol, dans l'axe de la roue, en un petit cône dont la partie supérieure est d'une finesse extrême. La sciure est douce à la main, elle est chaude, elle est amie. Que l'on met aussi sur la large courroie de cuir du moteur d'entraînement du monte-charge. Appareil que là aussi nous ne toucherons que mis à l'arrêt, son mouvement, lorsqu'il s'agit de monter un char à la grange, étant proprement effrayant. Le cuir claque sur les poulies larges et lustrées, et il y a là-bas tout un cliquetis de roues et de pièces diverses tandis que le câble s'enroule sur un treuil qui est là contre le mur. Un engin terrible réservé exclusivement pour ceux qui savent.

Remise arrière, poussière de la terre battue, débris de bois, sciure mélangée à la terre, et cette odeur si particulière d'un endroit lié à des activités agricole. On y est bien. Quand il pleut, on entend la pluie tomber sur les tôles du toit. Cela fait un bruit comme au chalet. Et quand il grêle, une ou deux fois l'été, après des chaleurs étouffantes et un ciel devenu blanc et noir, par place presque vert, tandis que vous percevez une odeur d'ozone descendue sur le village, c'est même un bruit d'enfer. A ne plus s'entendre. Mais nous entendons plus souvent ici une pluie douce, ou même, car les jours de mauvais temps se prolongent souvent à la montagne, froide et persistante qui vous tient terré à l'abri des maisons.

Une remise où nous avons trouvé notre refuge pour combien d'années ? Car il faut l'admettre, le temps des petits lapins passa plus vite que nous l'aurions aimé. Et bientôt il était devenu inattrayant pour nous d'aller ramper sur les planches d'un ponton au ras du toit où désormais nous nous cognions trop souvent la tête. La remise n'en demeurerait pas moins un lieu de grandes découvertes et d'amusements que nous pouvions prolonger grâce entr'autres à la faucheuse que l'on remisait là. C'était un engin hybride. Traction animale mais entraînement du peigne, de la barre de coupe si vous voulez, par un moteur placé à l'angle, un truc avec un réservoir tout en hauteur au sommet duquel il y a un bouchon de métal avec une petite chaîne de laiton à l'intérieur afin qu'il ne se

perde pas. On ouvre le réservoir. Il y a cette odeur de benzine si caractéristique. Est-ce l'odeur d'un monde adulte, d'un monde d'avenir ? La benzine est-elle la vie elle-même ? Elle est d'une couleur un peu rouge. On le voit quand l'oncle remplit le réservoir par l'ouverture du haut dans laquelle il a mis un entonnoir. La benzine est là qui le remplit, belle rose, qui sent, qui s'écoule tandis que l'on incline toujours plus l'estagnon de fer blanc qui peut contenir dix litres, avec la marque Shell sur deux des côtés que l'oxydation a rendu bruns, presque noirs. Fameuse odeur que voilà, avec une émanation qui rend l'air trouble juste au-dessus du liquide que l'on transvase.



Ce que nous avons connu ne représentait quand même pas un fouillis pareil !

La faucheuse. Célébrité de notre enfance, avec un siège de métal sur lequel s'assied le capitaine de l'heure, ou tout simplement le chef de train que l'on voit alors empoigner le fouet que l'on trouve placé dans un posage cylindrique. Cet engin agricole est ainsi devenu une superbe machine allant à fond la gomme sur des rails qui partent pour l'infini. Et il y a aussi le contrôleur du train qui a pris place sur quelque autre partie de la moto-faucheuse. Et ce début de voyage auquel chacun veut participer, nous fait nous représenter des métiers d'avenir que nous embrasserons tous très certainement un jour, avec l'habit du contrôleur et sa belle casquette qu'il a. Le peigne reste cependant dangereux même ainsi dressé, avec tous ses doigts pointus et les lames trop aiguisées du couteau, s'il n'avait le plus souvent sa protection de bois tenue en place avec deux ressorts.

Décidément dans ce monde de la campagne, avec les moteurs, les scies, les couteaux, les poulies, il y a tout ce qu'il faut pour se tuer ! Faites donc attention, vous les animateurs de tous ces engins, tandis que la maison en ces temps de vacances est pleine, non seulement des bruits divers d'une activité agricole, mais aussi de gamins, qui travaillent certes pour les plus grands, mais dont les plus jeunes aussi sont là, et si discrets souvent que vous ne les apercevriez même pas, tant votre attention va au travail et non pas aux bouèbes que nous sommes.

La faucheuse révélait encore une particularité inquiétante, celle, au moment où on voulait l'emmoder avec la manivelle placée directement à l'arrière du moteur, d'avoir des retours impressionnants. A à tel point qu'on ne tentait pas trop l'expérience, persuadé que ces retours étaient si violents qu'ils pouvaient te casser le coude. Nous préférons, et de loin, tâter de la manivelle sans qu'il n'y ait aucun allumage, juste sentir la résistance considérable des pistons.

Il n'y eut heureusement que des accidents mineurs avec tous ces engins de campagne, en conséquence cette ferme ne fut entachée d'aucun drame. Et c'est pour cela certainement, que ce fut une maison heureuse où aucun mauvais souvenir ne viendrait ternir cette compilations d'anciennes images.

C'est dans cette même remise que je découvris plus tard l'un des seuls côtés que je n'approuvai pas de mes deux cousins, leur esprit parfois mercantile poussé à l'extrême. Il y avait ainsi corvée de bois une fois l'an, à l'automne de préférence. Le grand-père et l'oncle, après qu'ils aient scié les stères que l'on avait trouvé longtemps entassés contre la paroi extérieure de bois, coupaient les plots qui donnaient des bûches s'amoncelant contre le pied de l'ancien boiton. Ils s'occupaient à cela de préférence par jour de pluie. Et de là il fallait monter ce bois à l'étage, sous le toit, où on l'étaït encore sur le plancher pour un dernier séchage.

La grand-mère et mes deux cousins étaient préposés à ce travail. On descendait par un trou pratiqué dans le plafond deux cadres de bois, l'un grand, l'autre petit. Pendant que l'un se montait, l'autre se remplissait. Chaque cadre était suspendu au câble par un crochet, lequel on mettait dans une boucle que l'on trouvait sur la planche supérieure. Aussitôt un cadre plein et croché, le préposé du haut le montait à grands coups de manivelle d'un petit treuil qu'on avait installé là-haut entre deux poutres verticales clouées aux autres du toit tandis qu'elles étaient fixées dans les planches du sol. Le cadre arrivé en haut, il s'agissait probablement ici d'être deux, le cousin du bas montait par les échelles aussi lestement qu'un chat maigre, et tirait le cadre sur le bord du trou tandis que le forçat de la manivelle donnait du mou en la tenant d'une main et en levant un cliquet de l'autre. Il allait ensuite tirer le cadre sous le toit, le plus loin qu'on peut sans se cogner la tête aux poutres du plafond, pour le vider là où il y avait de la place.

Opérations diverses en apparence compliquées mais réellement d'une simplicité enfantine. La grand-mère restait toujours en bas et remplissait les cadres, bientôt aidée par celui qui était redescendu. Elle établissait en même

temps une comptabilité savante, à tant le gros cadre, et à tant le petit, chiffres qu'elle portait sur une feuille de papier ou bien qu'elle enregistrerait directement dans sa tête. Alors dans ce dernier cas le plus grand des deux cousins, en bon financier qu'il était, à tel point qu'on était tous certains qu'il ferait carrière dans les banques, manifestait sa désapprobation à l'énoncé du chiffre final, prétextant que le nombre de cadres qu'ils avaient montés était plus élevé que cela, et qu'en conséquence il fallait augmenter la paie. D'où des contestations multiples avec la grand-mère qui, toute têtue qu'elle était et sans qu'elle soit disposée d'aucune manière à jeter son argent par les fenêtres, par pur gain de paix, finissait pas céder et se rangeait à la comptabilité douteuse de son petit-fils tout en branlant la tête et se disant peut-être :

- Qu'est-ce qu'il va nous donner, celui-là !

Il faut dire que nos cousins avaient toujours de furieux besoins d'argent, et cela malgré que leurs parents leur donne une somme fixe chaque semaine. Il est probable que les tentations de la ville avait le don de les mettre sans cesse à sec, avec les multiples trucs qu'on peut y acheter, farces et attrapes, BD, cinéma, tout ce que vous voulez, mais chose qu'en général nous ne trouvions pas ici et qui néanmoins nourrissaient notre imagination tout en faisant quelque part aussi notre admiration voire même notre envie. Comme ils devaient être heureux, nos cousins !

Dernier regard sur cette remise, sur son plancher supérieur, là où justement les forçats de la ville entassaient le bois, où nous fîmes un jour, étions-nous devenus subitement fou, un petit feu. O juste un petit feu. Non pas pour faire flamber la maison, juste pour voir. Du papier, des petits bois, l'allumette... O mais un petit feu qu'on puisse quand même contrôler. Du bruit en bas, le grand-père et l'oncle. Peut-être sentiraient-ils l'odeur de la fumée, allez savoir, et que même ils ne seraient pas très content de nous !

La peur de la réprimande fut certainement la plus forte, de telle manière que nous ne mîmes pas en pratique notre résolution. Ce fait étrange et unique dans toute notre enfance, explique des actions d'enfants menées hors de toute logique et sans que les conséquences apparaissent à priori. Innocent quoique l'on fasse, en quelque sorte !